

ART : CONCEPT
4 PASSAGE SAINTE-AVOYE
75003 PARIS, FRANCE
WWW.GALERIEARTCONCEPT.COM
INFO@GALERIEARTCONCEPT.COM
T: +33 (0)1 53 60 90 30

Jean-Luc Blanc

L'œil de la Dorade

4 décembre, 2020 – 27 février, 2021

OPENING TIMES
TUESDAY – SATURDAY
11:00 > 19:00

Vernissage vendredi 4 décembre de 11h à 20h.

Sur le rebord de la fenêtre de son atelier, la main d'un zombie tient entre ses doigts des fleurs. Ça lui va bien, lui qui emprunte volontiers des détails de films de série B pour les greffer à ses souvenirs quand il me les raconte. Comme celui de cette maison dans l'arrière-pays niçois où des dizaines de télévisions sont entreposées. Chaque dimanche soir, il les allume pour regarder le même film. J'imagine les murs d'un chalet de montagne, les branches des arbres qui cognent aux vitres, des couloirs sombres tapissés de moquette usée, le grésillement et la lumière bleue d'un vieux téléviseur, un garçon en pyjama, les yeux fermés, les deux mains plaquées sur l'écran. Le village n'est pas construit sur un cimetière, mais les morts doivent avoir une bonne raison de se venger. En 1926, ils ont dévalé la colline pour raser le village.

Il commence par découper des photographies dans des magazines. Il les classe et les empile face à un miroir. Puis il en choisit certaines qu'il assemble dans des classeurs plastifiés, un grand bain liquide où les images déteignent les unes sur les autres. Plus tard, il les peint rapidement, avec juste assez de raccourcis pour que l'image devienne consistante. Une mariée sortie d'un film de Daniel Schmidt ; un couple d'hommes dont le maquillage outrancier et les collerettes argentées pourraient en faire les héros de *La Planète des vampires* de Mario Bava ; le visage de Marianne Faithfull quand il pouvait encore être celui de beaucoup d'autres.

Il les accroche dans son atelier comme dans une exposition. Comme le poster d'un visage qu'un adolescent suspendrait sans rien savoir de lui. Comme on met une lampe dans une pièce en imaginant qu'elle est chargée d'une énergie bonne à prendre. Pour se tenir compagnie. Pour manifester son désir de changer. Ils me rappellent le plaisir éprouvé en sortant d'un cinéma, lorsqu'on renégocie en plein jour le souvenir que l'on s'est fait d'un film. Ils rendent la vie matérielle acceptable en aidant à penser le présent comme une époque révolue ; et la nostalgie se fond naturellement avec la perception qu'on se fait des choses immédiates.

Colonel Blimp, de Michael Powell et Emeric Pressburger, raconte de lui-même et certainement mieux que moi l'idée que je me fais de l'intelligence sentimentale des tableaux de Jean-Luc Blanc.

En 1902, deux officiers, l'un allemand (Anton Walbrook), l'autre britannique (Roger Livesey), se battent en duel dans un gymnase en verre pour l'honneur de leur nation quand dehors, sous la neige, les attend dans une calèche Edith (Deborah Kerr), une femme qu'ils ont rencontrée quelques heures plus tôt. Les deux hommes s'en sortent sains et saufs et passent avec elle quelques jours durant lesquels se cristallisent les affections asymétriques qui les lieront pour le reste de leurs vies. Sur le point de se dire adieux, Edith accepte d'épouser Walbrook. Elle aurait préféré l'affection du colonel, mais il ne lui témoigne alors qu'une camaraderie franche et militaire. Il lui faudra se retrouver seul en Angleterre pour comprendre que jamais le souvenir de cette rencontre, aussi brève a-t-elle été, ne le quittera plus jamais ; et pour que devienne indissociable de son souvenir d'Edith le regret de ne pas avoir su voir assez tôt qu'il l'aimait.

Vingt années passent avant que les deux hommes se retrouvent en Angleterre, dans un camp de prisonniers où Anton Walbrook est retenu après la défaite des Allemands. Quand il retourne en Angleterre pour fuir Hitler en 1935, Edith est morte. Barbara, la femme du colonel, est morte aussi. Les deux hommes ont vieilli. Le colonel avoue alors à son ami ce qu'il n'a jamais su deviner seul. Qu'il n'a jamais oublié le visage d'Edith et sa première apparition dans son costume de Marie Stuart, son col lavallière, ses cheveux roux attachés en chignon, sa bouche durcie par le rouge à lèvres. Que toute sa vie, il l'a consacrée à retrouver le souvenir de son visage chez les femmes qu'il rencontrait. Il l'emmène dans le salon où le portrait de Barbara surplombe la cheminée, perdu au milieu de ses trophées de chasse. Walbrook découvre alors ce que nous savions déjà. Elle est en tout point similaire à Edith puisqu'elle est aussi incarnée par Deborah Kerr. Walbrook fait remarquer au colonel qu'il a vu vieillir Edith quand lui a épousé une femme de vingt ans sa cadette pour conserver l'image intacte, inaltérée, de la jeune fille qui l'avait embrassé avant de quitter l'hôpital militaire. Les deux hommes se séparent et Blimp propose à son ami les services de son chauffeur. La voiture roule dans l'obscurité. Walbrook et le jeune officier discutent sans pouvoir s'observer. Quand elle se retourne enfin vers lui, la lumière rouge du feu auquel ils se sont arrêtés fait apparaître en contre-jour et pour la troisième fois le visage roux et juvénile de Deborah Kerr. Il pense à un mirage et lui demande son nom. « Angela. » « That's a lovely name. It comes from angel, doesn't it? » « Yes. But I think it stinks. My friends call me Johnny. »

Texte par Baptiste Pinteaux.